

pouvait le faire que par le seul chemin de fer qui existait alors et qui était long d'environ 15 milles, du fleuve Saint-Laurent au lac Champlain. Montréal, alors le plus grand centre commercial du Canada, ne pouvait se comparer à Buffalo, qui venait pour ainsi dire d'être fondé. Mais, en dehors des centres commerciaux, le contraste était encore plus grand. Que pouvions-nous trouver alors dans les provinces d'en bas, dans Québec, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, séparées alors par une distance de 1,000 milles? Une population très disséminée, pauvre, et apparemment peu entreprenante, mais très courageuse. Nous étions alors séparés par une étendue de forêts, sans villes et presque sans villages, et sans moyens de communications entre les uns et les autres; les habitants demeuraient dans de petites maisons et ne gagnaient qu'une maigre subsistance, et je pourrais dire condamnés à la misère éternelle. Mais, monsieur, qu'est-ce qui a changé ces conditions? Était-ce l'ordre de Downing-Street ou notre propre développement? Le pays était, jusqu'à un certain point, dans un état d'assoupissement jusqu'à la Confédération, mais, la nouvelle génération d'alors a vu que sa prospérité future, aussi bien que celle du pays, reposait sur le développement de ses connaissances, son énergie et son esprit commercial; et au lieu de compter sur les connaissances de quelques institutions entreprenantes, ils ont pris leur courage à deux mains, ont surmonté tous les obstacles qui se trouvaient sur leur route, comme le font les chercheurs d'or dans nos grandes montagnes de l'Ouest, et ils se sont mis à l'œuvre pour s'élever à la hauteur de leurs cousins de l'autre côté de la frontière.

Or, quel a été le succès de leurs efforts? La génération de 1867 a fait l'admiration du monde entier. Elle a créé une richesse énorme; elle a développé nos ressources naturelles; elle a créé nos moyens de transport; elle a érigé nos grandes industries et les a mises en marche; elle a produit et produit aujourd'hui pour les marchés du monde; elle a bâti de grandes cités et villes dans lesquelles vous voyez les plus beaux édifices du monde; elle a développé sa puissance intellectuelle à tel point qu'aujourd'hui le Canada, comme pays, ne le cède à qui que ce soit en proportion de sa population. Les masses ouvrières ont contribué la plus large part de ce merveilleux développement et elles ont imposé le respect qui leur était dû par les autres classes de la société. Par leur esprit civique elles ont été reconnues, et à bon droit, comme le rempart de la démocratie, ce que personne ne peut nier. Elles ont en toutes occasions montré leur esprit de modération; les hommes du peuple ont répandu leur sang et donné leurs vies pour imposer le respect de notre nation.

Je vous demande maintenant, monsieur le président, je le demande aux députés de cette Chambre et au pays, pourquoi nos artisans doivent-ils être considérés comme incapables de mener à bien ce qui après tout n'est rien autre qu'une industrie. N'est-il pas évident, pour quiconque donne un instant d'examen à ce grand problème, que nous sommes entrés dans une mauvaise voie. Est-il surprenant pour lui, que ce soit dans cette Chambre ou en dehors d'elle, que les masses ne veulent pas d'une législation proposée par ce Gouvernement, qui aura pour effet de pousser de force notre pays dans les serres des bureaucrates de Downing-Street. Peut-on blâmer les masses de ce pays si elles sont jalouses de leurs droits, jalouses de la prospérité qu'elles ont créée et si elles croient, et à bon droit, que toute autre fédération que celle à laquelle nous travaillons aujourd'hui serait dangereuse pour notre pays, contraire aux intérêts de l'Angleterre, et ferait la fortune de quelques-uns au détriment de la masse.

Monsieur le président, si nous considérons l'histoire du développement de l'Australie et si nous l'étudions avec soin, nous serons étonnés des moyens pris pour édifier un nouveau pays. Dans cette Chambre, nous citons de temps à autre, comme exemple, les conditions qui existent dans cette partie de l'empire. Certaines classes de la société s'étonnent des progrès de l'Australie au point de vue économique. Ces progrès sont-ils l'œuvre d'hommes titrés, de l'autocratie de Downing-Street, ou celle de l'esprit démocratique des habitants de l'Australie? Personne n'aurait jamais songé qu'une masse de gens dans un pays libre eût pu faire autant pour l'empire. Les masses de ce pays-là ont empêché en grande partie l'introduction des distinctions de classe, et sont ainsi restées de libres et loyaux sujets de l'empire. Nous espérons faire la même chose dans notre grand Dominion, et pour cela tenons-nous éloignés de la fédération impériale.

Monsieur le président, j'ai dit dans cette Chambre que si nous continuons à édicter des lois dangereuses, nous inciterons les masses à quelque espèce de révolution.

Dans toutes occasions, mes remarques sont tombées dans l'oreille de sourds. Je suppose que nos honorables amis de la droite se sont mis dans l'esprit qu'un avertissement de cette nature, venant de la part du plus faible membre de cette Chambre, devrait être mis de côté, et qu'au lieu de prêcher une doctrine de ce genre, je devrais en prêcher une de paix et d'harmonie parmi les grands producteurs de richesse du pays. Il n'est pas encore né l'homme qui puisse prêcher une pareille doctrine ayant quelques bons résultats dans les présentes conditions économiques. Chaque fois qu'un rayon d'espoir est venu illuminer la condition des peuples, les puissances de l'ar-